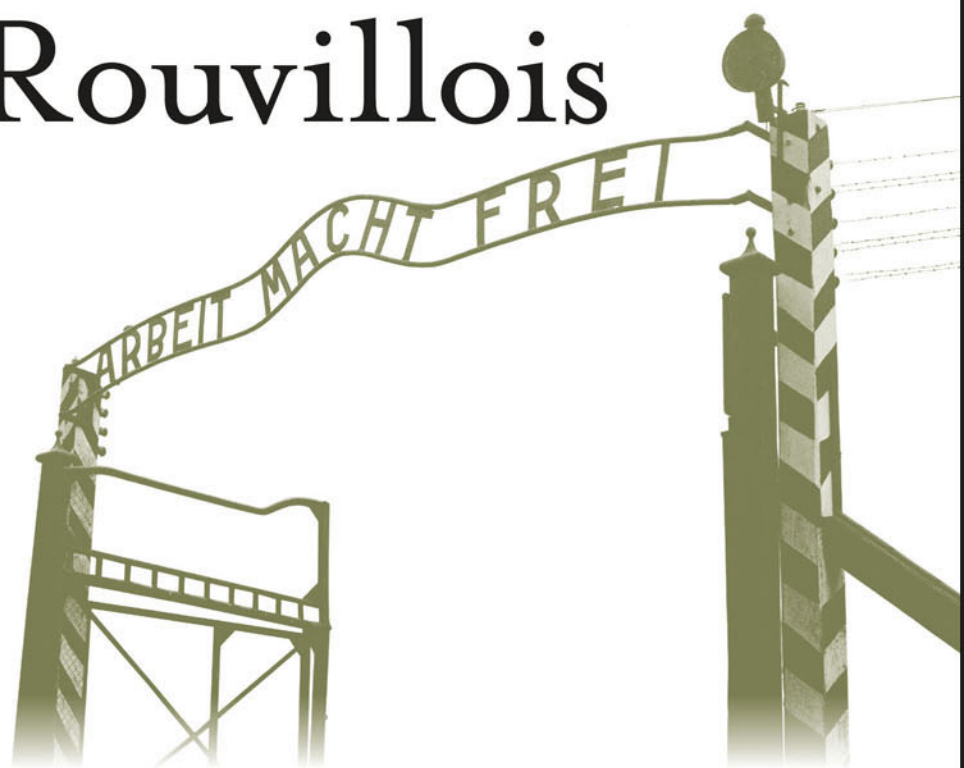


Frédéric
Rouvillois



CRIME ET UTOPIE

Une nouvelle enquête
sur le nazisme

Flammarion

Frédéric Rouvillois

CRIME ET UTOPIE

La thèse est audacieuse : le nazisme était un projet utopique au sens fort du terme. Elle est audacieuse parce nous avons tendance à exonérer l'utopie pour n'en conserver que la dimension émancipatrice, en minorant les dérives, les erreurs, les meurtres qu'elle a aussi produits.

À présent, mettons face à face la rhétorique nazie et les caractéristiques fondamentales de l'utopie : refaire l'homme par l'éducation, le travail et le sport ; bâtir une cité réconciliée, unie et heureuse, tenter de la rendre éternelle... Point par point, Frédéric Rouvillois démontre un emboîtement presque parfait – et mortifère. La volonté nazie de refaçonner le monde avait beau être délirante, elle était strictement réglée et se voulait rationnelle. L'idéologie national-socialiste était paranoïaque, théoriquement indigente, c'est vrai, mais elle aussi promettait l'épanouissement d'un peuple élu. Sinon, comment expliquer l'engouement des Allemands pour un projet aussi monstrueux ?

Envisager le nazisme sous l'angle de l'utopie permet deux choses. De souligner le parallèle avec l'autre totalitarisme du XX^e siècle, le communisme : il n'y a pas d'utopie innocente. De comprendre le « judéocide », massacre conçu et organisé comme la condition et l'une des finalités de cette utopie criminelle. Le premier rapprochement est admis par beaucoup. Le second est plus inédit, mais l'idée de l'utopie comme intrinsèquement porteuse de génocide s'impose à nous à la lecture de cet essai.

FRÉDÉRIC ROUVILLOIS

Auteur de *L'Invention du progrès. Aux origines de la pensée totalitaire* (rééd. CNRS éditions, 2010), Frédéric Rouvillois est professeur de droit public à l'université Paris-Descartes. Chez Flammarion, il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *L'Utopie* (GF-Corpus, 1998), et plus récemment *Le Collectionneur d'impostures* (2010) et *Une histoire des best-sellers* (2011, traduit en quatre langues).

CRIME ET UTOPIE

DU MÊME AUTEUR
(aux éditions Flammarion)

Histoire de la politesse de 1789 à nos jours, 2006

Histoire du snobisme, 2008

Le Collectionneur d'impostures, 2010

Une histoire des best-sellers, 2011

Frédéric
Rouvillois

CRIME ET UTOPIE

Une nouvelle enquête
sur le nazisme

Flammarion

© Flammarion, 2014
ISBN : 978-2-0812-7080-0

Introduction

LA CHAMBRE DES MOUCHES

En août 1944, l'Allemagne nazie se trouve sur tous les plans dans une situation désespérée : l'ennemi est aux frontières, la terreur règne après l'attentat contre Hitler, le pays est ravagé par les bombes tandis que la politique génocidaire s'emballé. Un monde s'écroule. Pourtant, celui qui à force de persévérance est devenu le second personnage de l'État nazi et le défenseur le plus intransigeant de sa doctrine, le Reichsführer SS Heinrich Himmler, passe de longues heures à mettre au point la méthode qui, plus tard, après la victoire définitive du Reich, devrait permettre de rééduquer les officiers et les membres de la police insuffisamment préoccupés par... le problème des mouches et des moustiques¹. Les fautifs, précise le mémoire établi par Himmler, seront cloîtrés « pour un temps plus ou moins long » dans une salle où auront été introduits au préalable « des centaines, des milliers de mouches et de moustiques » ; dans cette pièce, où l'on aura entreposé de nombreux ouvrages spécialisés sur la question, « les fautifs qui y seront enfermés devront étudier en détail cette littérature, et il leur sera demandé de rédiger chaque jour des dissertations exhaustives, par exemple : “Les mouches, vecteurs de maladies”, “Pourquoi avons-nous besoin de moustiquaires”, etc.² ». Ce projet délirant n'est qu'un détail dérisoire au regard de la marée tragique qui déferle sur l'Allemagne et l'Europe, déclenchée par les apprentis sorciers du national-socialisme. Cependant, il semble caractéristique de la dimension utopique du nazisme³, à la fois comme idéologie et comme pratique.

L'utopie dont nous parlons, précisons-le d'emblée, n'est pas celle que désigne le sens appauvri et polémique apparu au cours du

XIX^e siècle, dans lequel « utopie » est un simple synonyme de « chimère », de « rêve impossible », l'adjectif « utopique » étant conçu comme l'antithèse de « scientifique ». Ce dont nous prétendons parler ici, c'est de l'utopie au sens fort : l'utopie comme volonté de construire un paradis sur terre, comme effort conscient et planifié pour établir une « république parfaite », rationnelle, heureuse, unifiée et réconciliée, l'utopie telle que la conçoit, au début du XVI^e siècle, celui qui est à la fois l'inventeur du mot et du genre, l'humaniste anglais Thomas More⁴.

Si la « chambre des mouches » relève bien de cette logique, c'est dans la mesure où elle manifeste la volonté, sans doute délirante, mais strictement réglée et prétendument rationnelle, de maîtriser la nature, de refaire l'homme par l'éducation, la technique et la science⁵. De prévoir, jusqu'au plus infime moellon, jusqu'à la tuile la plus modeste, jusqu'au dernier grain de sable, l'architecture de la cité idéale : celle où les officiers ne souriront plus lorsque l'on évoquera devant eux les nuisances causées par les mouches, où ils seront ainsi à même de tenir pleinement leur place. Dans le petit livre qu'il publie en 1516, Thomas More ne cesse de jouer sur les mots, et notamment, sur la quasi-identité sonore des termes *u-topia*, « le lieu qui n'est pas », et *eu-topia*, « le pays du bien », « le pays de la perfection ». La chambre des mouches se situe elle aussi à mi-chemin entre le projet, rédigé de bout en bout par un homme qui a planifié l'extermination sans pitié de millions d'autres êtres humains, et le rêve, celui qu'il exposait à de hauts responsables SS en 1937, de « refaçonner une Terre plus belle qu'aujourd'hui⁶ » dans le cadre du Grand Reich millénaire. Un rêve qui, à l'été 1944, constitue en outre un symptôme effarant du décrochage avec la réalité.

Le fait que le lieu de cette rédemption – celle d'officiers négligents ou de policiers ricaners – soit une chambre, un lieu géométrique, hermétiquement clos et séparé de l'extérieur – comme les locaux où l'on élimine par le gaz ceux que l'on désigne sous le qualificatif générique de « sous-hommes » – conforte le sentiment d'une proximité, effroyable mais flagrante, avec l'utopie, ses principes et ses icônes : l'utopie conçue dès l'origine comme un espace coupé du monde, artificiellement renfermé sur sa propre perfec-

tion. À ce stade, on pourrait certes juger que c'est un peu trop solliciter l'anecdote, et de fait on en conviendrait si cette dernière n'était pas un indice parmi beaucoup d'autres : si elle n'était qu'une coïncidence isolée, et non l'une des innombrables manifestations de la dimension utopique du nazisme⁷.

Les problèmes

La chose a pourtant été vivement contestée – dans le souci, pour certains, de ne pas déshonorer l'utopie en y intégrant le nazisme, pour d'autres, de ne pas atténuer la monstruosité radicale du national-socialisme en la rattachant à une catégorie idéologique parfois considérée avec faveur, pour d'autres encore, dans le but d'éviter le parallèle établi entre les deux grands totalitarismes du XX^e siècle, le nazisme et le communisme, ce dernier bénéficiant, du fait même de son statut d'utopie⁸, de circonstances « atténuantes ».

Pour sauver l'utopie, certains vont donc tenter de démontrer que celle-ci est absolument incompatible avec le nazisme. C'est à cette opération de la dernière chance que se livrent ceux qui, postulant que l'utopie est essentiellement émancipatrice et le nazisme exclusivement oppressif, en déduisent qu'il ne saurait y avoir rien de commun entre les deux, l'une étant pratiquement l'antithèse de l'autre⁹. Le syllogisme, on en convient, peut sembler convaincant ; malheureusement, il ne résiste pas à l'examen. La majeure – selon laquelle toute utopie serait fondamentalement émancipatrice – s'avère en effet douteuse, la libération, le bonheur sans faille, la réconciliation que promettent les utopies ayant pour contrepartie habituelle un encadrement rigoureux, une surveillance de chacun par tous, et en définitive, un affaiblissement spectaculaire des libertés individuelles¹⁰. Comme dans *Le Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley, il s'agit souvent d'une liberté obligatoire et imposée¹¹. Quant à la mineure du syllogisme, suivant laquelle le nazisme serait exclusivement oppressif, elle n'est pas moins sujette à controverse, malgré les apparences immédiates : aussi curieux que cela puisse paraître, les thématiques de la liberté,

de la libération, de l'abolition des limites¹², de « la suppression de l'esclavage de l'intérêt¹³ », de l'émancipation de la prétendue oppression juive et du diktat des grandes puissances, sont omniprésentes dans la rhétorique national-socialiste, du début à la fin : au milieu des années vingt, le jeune Goebbels, devenu agitateur professionnel, déclare dans une lettre ouverte « à mon ami de gauche » que communistes et nazis ont en commun « le combat pour la liberté », mené de part et d'autre « avec énergie et sincérité¹⁴ ». À la même époque, Pfeffer von Salomon, le nouveau chef de la SA, précise, au début de l'ordonnance consacrée à la réorganisation des troupes de choc du mouvement, que la Chemise brune est « *le combattant sacré de la liberté*¹⁵ ». Et cette rhétorique ne fera que s'amplifier après 1933¹⁶. Que dans les faits cette « liberté » soit illusoire, incertaine, réservée à quelques-uns et qu'elle s'accompagne de l'asservissement des autres n'y change rien – pas plus que le décalage systématique entre la théorie et la pratique, que l'on observe dans toutes les utopies réalisées. Si l'on s'en tient à *ce que dit* le nazisme, c'est au nom de la liberté qu'il opprime et massacre. La mineure du syllogisme se révélant par là même aussi fragile que la majeure, la conclusion du raisonnement n'a en rien l'évidence presque triviale que lui prêtent ses défenseurs¹⁷.

Quant à l'argument selon lequel les nazis ne se seraient jamais expressément présentés comme défendant une utopie¹⁸, ou que Hitler aurait utilisé le terme dans son sens péjoratif¹⁹, il n'a qu'une portée limitée dans la mesure où rares sont les utopies, du moins celles qui prétendent se réaliser et transformer le monde, qui n'avancent pas masquées et qui omettent de récuser le qualificatif d'utopie.

C'est donc vers un autre type d'argument que se tournent de préférence les penseurs qui contestent toute dimension utopique au nazisme, en affirmant que celui-ci ne fut qu'une pratique purement opportuniste du pouvoir absolu au sein de laquelle la théorie n'aurait eu qu'une fonction instrumentale, celle d'attirer et de mobiliser les masses, de les pousser à l'action et de les maintenir dans un état de tension permanente. C'est ce qu'affirmait déjà, avant-guerre, un ancien proche de Hitler, Hermann Rauschning,

dans un essai qui influença de façon durable l'historiographie internationale²⁰, *La Révolution du nihilisme* : « Hitler et le mouvement qu'il dirigeait n'avaient ni une idée ni même une philosophie propre, mais se servaient des dispositions et tendances du moment, dans la mesure où elles leur permettaient d'étendre leur action et de recruter leurs membres²¹. » Il n'y avait rien « que le national-socialisme n'ait été prêt, à tout moment, à abandonner ou à mettre en avant pour le bien du mouvement²² ». Une thèse reprise en 1942 par l'universitaire anglais Harold Laski, décrivant un Hitler « totalement dépourvu de principes, comme *Mein Kampf* le démontre clairement, opportuniste avant tout » et aspirant « tout simplement à la puissance pour la puissance²³ ». La vision du monde mise en avant par les nazis n'aurait jamais eu qu'un caractère purement instrumental et factice, y compris à leurs propres yeux.

Par conséquent, le nazisme ne pouvait être une utopie, dès lors qu'il n'avait aucune dimension proprement idéologique, aucun projet véritable – sinon celui d'accéder au pouvoir absolu et de s'y accrocher à tout prix, y compris celui d'une renonciation sans le moindre remords à ses prétendus principes²⁴.

Cette théorie est rassurante – notamment dans la mesure où elle ramène Hitler à la figure du barbare, du « Grand Forestier » décrit par Ernst Jünger dans *Sur les falaises de marbre*, et où elle permet de souligner la cohérence du Mal, exempt de toute rationalité mais aussi de toute « sincérité ». Les monstres *ne croyaient même pas* en la légitimité de leurs actes. D'où le succès de cette approche, qui va dominer l'historiographie pendant une vingtaine d'années avant d'être remise en cause, en particulier par l'ouvrage d'Eberhard Jäckel, *Hitler idéologue*. Cet essai devenu classique prend pour point de départ une évidence biographique, « le fait que de très bonne heure, dès *Mein Kampf*, Hitler a développé des plans et des objectifs précis auxquels il s'est fermement tenu avec une opiniâtreté et une énergie étonnantes²⁵ » – notamment sur la vision raciste et antisémite du monde, sur les questions de politique internationale, sur le rôle de l'État ou la question de l'histoire : une vision dont Hitler déclarait qu'elle était devenue « le fondement granitique de [son] action²⁶ ». Ce que montre Jäckel,

c'est donc l'importance *primordiale* de la dimension idéologique, chez Hitler lui-même, et, au-delà, pour l'ensemble du régime – qui ne cesse d'évoquer et de mettre en avant sa *Weltanschauung*²⁷, sa « conception du monde ».

C'est ce que constatent, au cours des années trente, des observateurs aussi irréprochables que l'ambassadeur de France à Berlin, André François-Poncet²⁸, ou René Capitant, le futur ministre du général de Gaulle, à l'époque jeune universitaire en poste à Strasbourg. En 1935, ce dernier va jusqu'à opposer point par point le fascisme mussolinien, « essentiellement empirique », au nazisme, qu'il juge « au contraire essentiellement idéologique²⁹ ». Hitler, poursuit Capitant, « est le prophète d'une philosophie, d'une *Weltanschauung* nouvelle, avant d'être le chef d'un puissant État. Cette affirmation, sans cesse répétée par les chefs du III^e Reich, et où nous sommes souvent tentés de n'entendre que l'écho d'un orgueil et d'une propagande sans mesure, correspond à une réalité profonde. Le III^e Reich est dominé par sa propre idéologie, plus peut-être que nos constitutions ne le furent jamais par la Déclaration des droits de l'homme. Son organisation autant que sa politique en découlent ».

Ce qui a contribué à brouiller les pistes et à donner l'impression que, en dépit de ces proclamations inlassablement répétées, il n'existait pas d'idéologie nazie, tient au fait (paradoxal) que « le national-socialisme n'engendra pas d'orthodoxie³⁰ » unifiée et monolithique. Les principaux personnages du système, du moins ceux que ce type de question intéressait vraiment³¹, n'ont jamais cherché à s'accorder sur ce plan, le nazisme apparaissant à cet égard comme une véritable nébuleuse intellectuelle. En somme, ont existé non pas une, mais *plusieurs idéologies nazies*, ou plus exactement, plusieurs rameaux distincts, et ce, avant³² comme après la prise du pouvoir en 1933, avant comme après l'élimination de la faction révolutionnaire que représente la SA de Röhm en 1934.

Non que certains dirigeants nazis n'aient essayé d'imposer une orthodoxie ; ainsi, c'est à cette posture d'arbitre et de gardien du dogme que prétendait ostensiblement Alfred Rosenberg. L'auteur du *Mythe du XX^e siècle*, l'autre bible du nazisme³³, également édi-

teur des *Nationalsozialistische Monatshefte*, la revue théorique du mouvement, s'était d'ailleurs vu attribuer par Hitler lui-même le titre sonore de « Délégué du Führer pour la surveillance de l'ensemble de l'éducation et de l'instruction spirituelle et idéologique de la NSDAP³⁴ », une fonction qu'il était loin de prendre à la légère. Plus que tout autre sans doute, Rosenberg « continua, jusqu'à la fin, de considérer le paradis de sa foi comme la réponse politique, sociale et religieuse aux problèmes du temps³⁵ », bref, à prendre l'idéologie nazie au sérieux. Pourtant, celui que Goebbels s'amusait à qualifier de « Philosophe du Reich³⁶ » faisait l'objet de moqueries incessantes dans l'entourage immédiat du Führer : Goering le traitait de « bafouilleur³⁷ » et Hitler assurait à qui voulait l'entendre qu'il n'avait pas lu le *Mythe*, ce produit d'un « esprit balte étroit qui pense en termes horriblement compliqués³⁸ », ajoutant qu'aucun dirigeant nazi n'y était parvenu.

De fait, d'innombrables indices indiquent que les théories de Rosenberg n'étaient nullement considérées comme incarnant une sorte d'orthodoxie national-socialiste. Dans son essai sur *L'État hitlérien*, Martin Broszat cite à ce propos une affaire retentissante, celle du docteur Hobohm, un professeur d'histoire enseignant au collège de Halberstadt qui, en 1937, avait demandé à quitter la Ligue des enseignants nationaux-socialistes (NSLB), non par rejet global de l'idéologie nazie, mais parce qu'il n'approuvait pas la tendance incarnée par Rosenberg, qu'il estimait « en contradiction avec les fondements du christianisme³⁹ ». Le ministre de l'Éducation ayant diligemment sur-le-champ une enquête pour savoir s'il était juridiquement possible de mettre Hobohm à la retraite d'office, un haut fonctionnaire de la Chancellerie du Reich résuma la question en notant que l'intéressé se bornait à refuser « les conceptions de Rosenberg dans la mesure où elles sont en contradiction avec la foi chrétienne. Pour cette seule raison, ajoutait-il, il ne nous paraît pas possible de mettre à la retraite le fonctionnaire [...]. En dehors du fait que Rosenberg lui-même considère son travail comme une profession de foi purement personnelle dépourvue de tout esprit partisan, une telle décision semble sujette à caution compte tenu de l'article 24 du programme du parti⁴⁰ », déclaré « loi fondamentale de l'État⁴¹ »

depuis la prise de pouvoir. Un autre expert renchérisait : « L'idée que la non-acceptation de la tendance Rosenberg puisse [entraîner la mise à la retraite d'office] est à rejeter⁴². » C'est d'ailleurs l'anti-christianisme militant de Rosenberg qui, à la fin 1939, l'empêcha de renforcer sa position de « Délégué du Führer pour la surveillance de l'ensemble de l'éducation et de l'instruction spirituelle et idéologique de la NSDAP » en étendant son droit de regard en ce domaine aux autorités de l'État. Lors d'une réunion tenue en sa présence, le ministre des Églises, Kerrl, déclara voir dans cette extension un danger politique, « parce que, vu les incertitudes qui entourent le concept "idéologie" et ses rapports avec la religion », la mission de Rosenberg risquait fortement de n'« être considérée que comme une mesure dirigée contre le christianisme et l'Église⁴³ ».

Le Reichsbauernführer Richard Walther Darré incarne un autre rameau de l'idéologie nazie, et semble confirmer la boutade de Hans Franck qui prétendait qu'il y avait « autant de nationaux-socialismes que de dirigeants⁴⁴ ». Responsable jusqu'en 1938 de l'Office central de la race et de la colonisation de la SS tout en occupant les fonctions de ministre de l'Agriculture, Darré prône une « utopie colonisatrice agrarienne, qu'il conçoit comme un modèle de société alternative à la modernité industrielle et urbaine, visant à restaurer l'harmonie préétablie qui unit le sang et le sol de la race⁴⁵ ». Darré avait développé ses conceptions dès 1929 dans un ouvrage à prétentions historiques, *La Paysannerie comme source de vie de la race nordique*, où il tentait de démontrer que les Indo-Germains constituaient par essence une race sédentaire et paysanne, « enracinée dans la glèbe de son foyer originel, puis dans la terre des provinces conquises par les migrations et les guerres ». Dans l'Allemagne future, cette paysannerie héroïque et racialement pure devait former la base de la nouvelle aristocratie, à laquelle Darré consacra l'année suivante son principal essai, *Neuadel aus Blut und Boden (La Race, nouvelle noblesse du sang et du sol)*. Il y affirmait que « la race va se recréer, s'épurer, rejeter les éléments indésirables qui la souillaient, et l'élément primordial de ce renouveau sera le paysan [...], paysan privilégié dont les terres passeront intactes et jamais amoindries à sa lignée, tant qu'elle en

restera digne⁴⁶. » Or, bien que cet ouvrage fût resté jusqu'à la fin de la guerre l'un des livres de chevet des intellectuels du Parti, Darré connu à partir de 1936, du fait de l'antimodernisme trop affiché de ses conceptions⁴⁷, une disgrâce qui alla croissante au sein de l'appareil d'État⁴⁸ : l'empêchant, lui aussi, de prétendre au titre de gardien du dogme nazi.

Au premier abord, Goebbels semble entretenir un rapport plus distancié avec l'idéologie : pourtant, il est loin de négliger cette dimension⁴⁹. Il serait même le prototype de ce que l'historien Joachim Fest appelle « les nationaux-socialistes devenus » :

Au commencement d'une telle carrière, nous trouvons toujours le désir plus ou moins formulé d'un changement des conditions existantes, à partir d'une idéologie. Ses représentants voulaient certes conquérir et dominer l'Allemagne, mais ils avaient en même temps le désir de lui apporter de nouvelles Tables de la loi, de la « sauver », pour confus qu'aient été les projets élaborés dans ce but. La violence et la lutte ne constituaient au fond que les moyens de tout soumettre à leur idéologie [...]. C'étaient des extrémistes, mais leur extrémisme avait des objectifs définissables⁵⁰.

C'est pourquoi, en mars 1933, on confie à Goebbels le ministère de l'Éducation du peuple et de la Propagande. Pendant des années, Goebbels ne sera appelé que « le Docteur⁵¹ » : il « signe lui-même chaque article du titre de docteur, remarque Victor Klemperer, et au sein du Parti, son rang académique prend une importance non moindre que celle dont jouissaient les docteurs de l'Église aux temps héroïques de son édification⁵² ». En tant que tel, il défend une vision du national-socialisme qui se veut résolument moderne, insistant sur les thèmes de l'innovation, du progrès, de la révolution, et plus nettement antibourgeoise, anti-individualiste et collectiviste⁵³ que celle des autres idéologues du régime – une approche si déterminante qu'elle va, chez lui, jusqu'à prendre le pas sur le racisme⁵⁴.

Si « Notre Docteur » forme la pensée de la masse, Himmler prétend déterminer celle de l'élite du régime. Dans le cadre de la SS qu'il dirige à partir de 1929, ce dernier se montre constamment soucieux de la dimension idéologique⁵⁵ et se passionne pour

la formation, qu'il considère comme son « pré carré⁵⁶ ». Comme on peut s'y attendre de la part de l'inventeur de la « chambre des mouches », cette formation théorique est si formalisée, si minutieusement encadrée qu'elle ne laisse aucune place à l'improvisation : « Je ne tolère qu'exceptionnellement les errements idéologiques⁵⁷ », précise-t-il aux responsables, qu'il surveille de très près – au point de s'emporter vivement contre un officier SS chargé de la formation qui a pris part à une beuverie : « un éducateur idéologique » qui s'est ainsi laissé aller, déclare le Reichsführer SS, « n'a moralement pas le droit [...] d'enseigner l'idéologie à d'autres⁵⁸ ». Cependant, la sincérité de sa démarche et le sérieux qu'il met à la chose n'empêchent pas Hitler de désapprouver certaines de ses orientations obsessionnelles, ni Goebbels de ridiculiser cet « assemblage bouffon de foi en une race germanique primitive, de conceptions de l'élite et d'idées naturistes, se présentant de plus en plus sous des dehors [...] pseudo-religieux⁵⁹ ».

On pourrait supposer que cet éclatement idéologique venait de ce que le Führer était seul habilité à énoncer le dogme, et que celui-ci se trouvait tout entier dans *Mein Kampf* : mais ce serait une erreur – du moins si l'on en croit l'anecdote, relativement plausible et très révélatrice, rapportée par Otto Strasser. Un soir de 1927, lors du congrès du parti à Nuremberg, ce dernier dînait avec quelques camarades du Parti, notamment Gottfried Feder, l'inspirateur du programme en vingt-cinq points du NSDAP, lorsque

ceux-ci me demandèrent si vraiment j'avais lu le livre qu'aucun d'eux ne semblait connaître. J'avouais en avoir extrait quelques phrases significatives sans m'être du tout occupé du contexte. Ce fut une hilarité générale, et on décida que le premier arrivant qui aurait lu *Mein Kampf* paierait la consommation des autres. Gregor Strasser, interrogé sur le seuil, répondit par un non sonore, Goebbels secoua la tête avec accablement, Goering éclata d'un gros rire, le comte Reventlow s'excusa en disant qu'il manquait de temps. Aucun pourtant n'était au courant de la sanction qui l'attendait [payer à boire à toute une troupe de gros buveurs] s'il avouait connaître *Mein Kampf*. Mais personne n'avait lu le livre du chef, et chacun dut payer pour soi⁶⁰.

Au total, la faible cohérence doctrinale du nazisme – qui reflète, entre autres, sa genèse, issue de l'improbable fusion de groupuscules extrémistes hétéroclites dans le chaudron de sorcières du Munich de l'après-guerre – suscita des visions du monde et de l'histoire partiellement divergentes : comme le constate Martin Broszat, « les divers écrits des chefs nationaux-socialistes comme leurs déclarations idéologiques exprimèrent constamment [...] des opinions plus ou moins personnelles ou des variantes idéologiques spécifiques qui pouvaient être défendues en même temps que d'autres opinions, souvent contradictoires, sans que le NSDAP dans son ensemble soit engagé par elles⁶¹ ». Jusqu'au sein du premier cercle constitué autour du Führer, il n'existe donc pas d'orthodoxie nazie.

Mais s'il n'y a pas d'orthodoxie, il y a bel et bien une idéologie, quoique celle-ci se présente comme une nébuleuse. Pour autant, cette dernière est-elle susceptible d'être qualifiée d'utopie ?

Si la question est complexe, c'est précisément parce que l'on a affaire à une nébuleuse : protéiforme, pleine de contradictions⁶², celle-ci ne présente évidemment pas l'unité et la cohérence doctrinale d'une utopie élaborée par un auteur unique. En revanche, elle n'est pas sans rappeler, à cet égard, les utopies socialistes qui fleurissent au XIX^e siècle, dans lesquelles la doctrine initiale se trouve transformée par des disciples, des courants, des écoles parallèles plus ou moins concurrentes. Les doctrines de Saint-Simon, de Fourier, d'Owen ou de Cabet, par exemple, qui se présentent initialement sur un mode strictement utopique, connaîtront des prolongements qui le sont moins clairement. Dès qu'elles prennent un peu d'ampleur, les tentatives de réalisation renoncent à certains éléments fondamentaux du dogme, ou s'abandonnent à pactiser avec le monde extérieur (ainsi, les utopies communistes implantées aux États-Unis reconnaissent-elles les juridictions locales, la monnaie et les lois en vigueur). Pourtant, l'élément utopique subsiste et y demeure prédominant. Tel est aussi le cas du nazisme⁶³.

La question est complexe, ensuite, dans la mesure où cette nébuleuse va elle-même se confronter pendant douze ans à la réalité du pouvoir et acquérir ainsi, parallèlement à sa dimension

idéologique, une dimension pratique qui n'est pas forcément compatible avec elle, et qui, en toute hypothèse, ne l'est jamais de façon simple. Lorsque l'on pose la question du caractère utopique du nazisme, c'est à la fois à la pratique et à l'idéologie que l'on songe. Or, il existe dans l'une comme dans l'autre de nombreux éléments étrangers à l'utopie. Côté pratique, par exemple, le sadisme, la corruption, la dépravation, la mégalomanie, le narcissisme, la paranoïa paraissent s'opposer frontalement à la logique de l'utopie, de même que, sur un plan théorique, cette dernière semble difficilement compatible avec le pragmatisme, le traditionalisme, l'occultisme ou l'ésotérisme qui imprègnent profondément certains segments de la nébuleuse national-socialiste.

Cela n'empêche pas la dimension proprement utopique de constituer l'élément central, le noyau dur de cette nébuleuse, y compris dans ses conséquences les plus atroces. Étudiant l'idéologie hitlérienne, Eberhard Jäckel discernait deux éléments fondamentaux, l'antisémitisme et la politique extérieure. Or, au-delà et aux alentours de ces deux points, se dessine un arrière-plan utopique : l'antisémitisme se rattache à l'idée d'une purification de la race, au thème de l'unité et de la réconciliation de la communauté populaire ; la politique étrangère et la thématique de l'espace vital sont, quant à elles, sous-tendues par une certaine vision de l'économie, de la politique, de l'histoire, et au-delà, de l'homme nouveau appelé à dominer le paradis reconstruit. En somme, c'est une commune approche utopique qui semble fédérer ces variantes idéologiques et constituer le tronc commun auquel se rattachent les différents rameaux⁶⁴.

Les enjeux

Outre l'intérêt historique ou anecdotique qu'il pourrait y avoir à rapprocher le nazisme de l'utopie, cette démarche, ou cette enquête, présente un triple enjeu – puisqu'elle amène à proposer une nouvelle approche du national-socialisme, de l'utopie, et des rapports entre cette dernière et le totalitarisme.

Elle conduit d'abord à porter un nouveau regard sur le nazisme, qui a pour effet de le rendre moins énigmatique, mais encore plus inquiétant.

Moins énigmatique, dans la mesure où la dimension utopique qu'on lui suppose permet, au moins en partie, d'expliquer comment un peuple décrit comme l'un des plus cultivés et des plus développés du monde a pu se rallier avec enthousiasme au nazisme. En effet, si les nazis n'étaient, comme on les a dépeints à la suite de Rauschning, qu'une bande de barbares ayant pour seul objectif la conquête du pouvoir, de la puissance et de la richesse, cette adhésion massive paraîtrait incompréhensible, sauf à recourir à des explications d'ordre magique ou psychiatrique, à parler de fascination, d'hypnose, d'hystérie ou de délire collectif, une manière comme une autre d'avouer son ignorance. On peut aller encore plus loin : si les responsables nationaux-socialistes s'étaient bornés à « s'abandonner à un dynamisme parfaitement dépourvu d'idéologie et qui se suffisait à lui-même », comme l'affirme Joachim Fest dans son essai sur *Les Maîtres du Troisième Reich*⁶⁵, l'attitude du peuple allemand constituerait un cas unique, du moins dans les temps modernes : elle serait une sorte de miracle à l'envers, radicalement inexplicable, mais peu susceptible de se reproduire à l'avenir. Un cas isolé, et destiné à le rester. En revanche, si l'on considère l'idéologie mise en avant par les nazis, cette fameuse *Weltanschauung* à laquelle ils ne cessaient de se référer, et plus précisément, la dimension utopique de celle-ci – les promesses fabuleuses faites au peuple allemand, notamment à la classe moyenne et aux catégories les plus modestes –, alors les choses s'éclairent. La masse n'obéit plus sans raisons à son chef, simplement parce qu'il est le chef, elle suit un guide, un Führer qui prétend l'amener jusqu'à ce Paradis germanique où le peuple sera pleinement réconcilié, libéré, heureux, et où il le sera pour toujours, à l'abri des turbulences au sein du « Reich de mille ans⁶⁶ ».

Peu importe que certains hiérarques du régime n'aient pas cru à ces promesses, qu'ils aient même secrètement méprisé cette vision, ou qu'ils n'y aient vu qu'un moyen d'accéder au pouvoir total. La sincérité ne fait rien à l'affaire, et pour reprendre un parallèle

classique, le fait que certains prêtres ne croient pas à la doctrine qu'ils professent n'altère en rien le caractère religieux de cette dernière. Peu importe également que ladite religion soit sommaire, primitive, absurde ou sanguinaire. Il en va de même pour l'idéologie : « Où est-il écrit, s'interrogeait Eberhard Jäckel, qu'il faille qu'une idéologie, par exemple, ait atteint un certain niveau intellectuel ou moral minimal pour être reconnue comme telle⁶⁷ ? » Tel est le cas des utopies, qui apparaissent souvent d'une incohérence et d'une indigence théoriques frappantes, sans que cela affecte le moins du monde, au contraire, la séduction qu'elles peuvent exercer sur les foules.

Si nous en revenons à notre point de départ, la dimension utopique du national-socialisme permet d'expliquer en partie l'immense adhésion populaire qu'il a suscitée : elle fait paraître le phénomène (un peu) moins énigmatique. Mais du même coup elle le rend encore plus inquiétant, puisque, s'il ne relève plus du miracle, cela signifie qu'il n'est pas un cas unique et qu'il pourrait se reproduire sous une forme ou sous une autre. Il suffirait pour cela de croire à la promesse d'un ailleurs absolu et d'en tirer les conséquences, notamment en éliminant tout ce qui s'y oppose. En somme, si, pour reprendre la fameuse image de Bertolt Brecht, le ventre est toujours fécond d'où est sortie la bête immonde, c'est dans la mesure où l'homme lui-même reste prêt à suivre ceux qui lui promettent ce paradis, ici et maintenant.

Cette réflexion conduit aussi à proposer un nouveau regard sur l'utopie. Il y a longtemps que le côté sombre de celle-ci a été dévoilé. À la fin des années soixante-dix, en France, les « nouveaux philosophes » n'hésitaient pas à la rapprocher du goulag et à dénoncer en elle la préfiguration ou le modèle des systèmes totalitaires. Un parallèle tracé quelques années plus tôt par l'historien américain Ihor Kamentsky dans un essai au titre explicite, *Totalitarianism and Utopia*⁶⁸, où il étudiait côte à côte le nazisme, les communismes contemporains et les utopies classiques.

Cependant, en utilisant le néologisme « totalitarisme » et en prenant en compte le terrible champ d'expérimentation que constitue le XX^e siècle, les uns et les autres se bornaient à reformuler une intuition ancienne, que l'on rencontre déjà chez certains

auteurs du XIX^e siècle⁶⁹, mais surtout au cœur de ce que l'on appelle les « contre-utopies » ou « dystopies ». Ces dernières ne sont en effet rien d'autre que des utopies à l'envers, des utopies renversées et, par là même, *démasquées* : elles montrent comment un système visant à la perfection se trouve de ce fait contraint de violenter le réel, et en particulier de soumettre l'homme à une rééducation et à un espionnage permanents. Aldous Huxley, en épigraphe du *Meilleur des mondes*, avait ainsi repris une citation du philosophe russe Nicolas Berdiaeff évoquant le proche avenir où « les intellectuels et les classes cultivées rêveront aux moyens d'éviter les utopies et de retourner à une société non utopique, moins "parfaite" et plus libre ».

Pourtant, quoique tragiquement confirmée par l'histoire du XX^e siècle, cette prise de conscience n'est toujours pas générale, et une fraction conséquente de la « classe cultivée » évoquée par Berdiaeff persiste envers et contre tout à céder aux sirènes, aux prestiges et à la nostalgie de l'utopie. Pour assumer ces positions, les zéloteurs de cette dernière ont établi une double ligne de défense.

La première consiste à déclarer que l'utopie n'est jamais que du côté du rêve, et que toute tentative de réalisation relève donc de la contrefaçon et du contresens⁷⁰. En prétendant réaliser l'utopie et en faisant tourner ce rêve au cauchemar, les totalitarismes auraient trahi l'utopie dont ils se réclamaient : comme Monsieur Jourdain de la prose, ils auraient fait de la contre-utopie sans le savoir. C'est ainsi que, par un coup de baguette rhétorique, l'utopie se retrouve innocente de tous les crimes commis en son nom. L'opération de sauvetage, pourtant, n'est guère convaincante. Que l'utopie relève de l'onirique, nul ne le conteste. Toutefois, il serait réducteur de la limiter à cela, car tout son intérêt – et tout le danger qu'elle recèle – vient de ce qu'elle est *à la fois* rêve et projet, idéal et programme. Une duplicité qu'incarne d'ailleurs Braquemart, l'alter ego de Goebbels mis en scène par Ernst Jünger dans son roman anti-hitlérien, *Sur les falaises de marbre* : « Il appartenait à l'espèce des rêveurs concrets, qui est très dangereuse », nourrissant des « rêves sans frein (qui) l'égarèrent dans les royaumes de l'utopie⁷¹ ». Sans cette ambiguïté fondamentale, sans ce double visage,

l'utopie ne serait que littérature, et encore, d'un genre mineur et assez convenu. Or, tel n'est pas le cas, et si elle se trouve du côté du rêve, celui-ci a pour effet, et pour objectif, d'irradier le réel et, en définitive, de le transformer. Un rêve qui, du reste, ne s'est jamais contenté de reproduire les légendes médiévales du pays de cocagne, saucisses gratuites, ripailles et fleurs bleues, mais qui apparaît au contraire comme imperturbablement sérieux, aspirant à la rationalité, voire à la scientificité, et faisant de la technique un usage sans mesure.

Cette première muraille s'avérant difficile à tenir, les partisans de l'utopie ont tendance à se replier derrière une seconde ligne de défense : celle des bonnes intentions. Si certaines utopies ont mal tourné, c'est malgré elles, en dépit de leurs intentions initiales, qui étaient pures, puisqu'il s'agissait de rendre les hommes heureux et meilleurs. Elles ont échoué, mais en croyant bien faire, et dans le but de faire le bien : ce qui leur sert de paravent et leur fournit des circonstances atténuantes. Marat réclamant 270 000 têtes « par humanité⁷² » au lendemain des Massacres de septembre, Saint-Just proclamant que « ce qui constitue une république, c'est la destruction totale de ce qui lui est opposé⁷³ », agissaient au nom d'un idéal sublime : ils demeurent par conséquent des héros auxquels on peut continuer de rendre un culte, de même qu'il reste possible de révéler la mémoire de Lénine, de Trotski ou de Mao. L'utopie ne serait jamais « intrinsèquement perverse » : tout au plus a-t-elle pu malencontreusement déraiser.

Or, cette ligne de défense tombe à son tour si l'on admet que le nazisme constitue lui aussi une utopie – et peut-être la plus radicale de toutes, dans la mesure où, faisant fi des contingences matérielles les plus pressantes et des interdits moraux les plus élémentaires, il a prétendu aller jusqu'au terme, infernal, de sa propre logique. Si l'on admet son appartenance à cette catégorie, alors l'utopie en perd du même coup ce préjugé favorable, cette aura de respectabilité idéologique qu'elle a conservée jusqu'à nos jours, en dépit des preuves expérimentales incessamment renouvelées de sa nature mortifère. Reconnaître le caractère utopique du nazisme permet de comprendre que toute tentative de construire le paradis terrestre, quels qu'en soient la forme, les

principes et les bénéficiaires – citoyens vertueux, peuple élu, race supérieure, prolétariat ou vrais croyants –, toute tentative de cet ordre est en soi lourde de tragédies. Qui veut faire l'ange fait la bête, le mot de Blaise Pascal reste universellement valable. *Il n'y a pas d'utopie innocente.*

Le troisième et dernier enjeu théorique de notre interrogation porte sur le totalitarisme et ses rapports avec l'utopie⁷⁴. Si le principal, le plus terrifiant, le plus caractéristique des systèmes totalitaires n'avait rien d'utopique, on pourrait en déduire qu'il n'existe pas de lien nécessaire entre les deux, et que les dérives totalitaires de *certain*s systèmes utopiques sont fortuites, liées au contexte ou aux circonstances. À l'inverse, en reconnaissant que le nazisme est bien une utopie, on rétablit ce rapport. Or, ce dernier semble difficilement contestable.

D'un côté, en effet, on peut avancer qu'un système totalitaire est toujours d'essence utopique⁷⁵ : puisque, au fond, c'est afin de réaliser la cité idéale et de promouvoir l'homme nouveau que l'on est amené à établir la surveillance, la contrainte et l'enfermement perpétuel de chacun qui caractérise le totalitarisme : la grandeur (supposée) du but, et elle seule, paraît susceptible de susciter et de justifier le déploiement des moyens, ainsi que l'usage illimité de la violence. Sans le rêve d'instaurer un paradis terrestre, le totalitarisme n'aurait pas de raison d'être.

De l'autre côté, on est amené à reconnaître que l'utopie est, si l'on peut dire, *naturellement totalitaire*. Si l'on excepte quelques cas marginaux, tout projet de cité idéale est assorti d'un arsenal fourni de moyens préventifs et répressifs visant à encadrer, à recadrer et à éliminer, même lorsque l'on se situe à une échelle minuscule. Il en va toujours ainsi lorsque l'on veut soumettre le réel à une idée⁷⁶. C'est ce que montre par exemple l'expérience icarienne menée à Nauwoo, au Texas, à partir de 1848, sous la direction de l'utopiste Étienne Cabet. L'année suivante, un repent public à Paris les *Confessions d'un communiste icarien*. Il indique que dès le début du voyage qui devait mener les volontaires au « nouveau paradis terrestre⁷⁷ », on leur enseignait le principe d'une obéissance aveugle – et pour commencer, à se plier sans rechigner à une règle établie par Cabet : soumettre toute correspondance à

une commission de censure... Peu à peu, les contraintes s'appesantissent, jusqu'à devenir insupportables : « C'est l'esclavage complet, c'est l'enfer ; si vous êtes cent, vous avez cent maîtres. Vous ne pouvez rien faire qui ne soit l'objet d'un blâme, d'une censure⁷⁸. » Sept ans plus tard, un autre communiste français, Auguste Savandon, notait à son tour que la colonie icarienne de Nauwooo était bien organisée mais excessivement contrôlée : « Pour ceux qui ont lu le *Voyage en Icarie* de M. Cabet, il était facile de prévoir que son système de subordination des aptitudes, des goûts et de la volonté dans les plus petits détails de la vie ne tarderait pas à froisser les susceptibilités les plus légitimes⁷⁹. »

Dans un ouvrage paru en 2003, Eric D. Weitz met en relief cette parenté en prenant pour objet le *génocide* – considéré comme l'expression ultime du totalitarisme, mais également comme le dénominateur commun de quatre grandes utopies du XX^e siècle, l'Allemagne nazie, l'Union soviétique de Staline, le Cambodge des Khmers rouges et la Yougoslavie de la purification ethnique :

Dans chaque cas, les chefs étaient animés par de puissantes visions de l'avenir et tentaient de créer une utopie, ici et maintenant. Les transformations qu'ils entendaient réaliser étaient si substantielles que l'on peut qualifier ces quatre systèmes de révolutionnaires. Les chefs considéraient l'État comme le moyen décisif pour la création de la société future et prétendaient créer des États exerçant un contrôle total sur la société. Quelles que soient les différences profondes existant quant aux contours du futur que chacun d'eux ambitionnait de créer, tous imaginaient une société réconciliée, caractérisée par une population homogène, d'une manière ou d'une autre⁸⁰.

En reconnaissant que le nazisme et le communisme – l'un *et* l'autre – sont à la fois des utopies et des totalitarismes, on perçoit donc plus clairement la jonction, sinon nécessaire, du moins ordinaire et habituelle, entre les deux. Et le fait qu'un totalitarisme n'est jamais qu'une utopie qui a eu les moyens de réaliser sa logique mortifère.

Chapitre préliminaire

LES INDICES

On pourrait concevoir le propos de ce livre comme une enquête policière visant à établir si, contrairement à ce qu'ont dit et répété d'innombrables « témoins de moralité » plus ou moins crédibles, l'utopie n'est pas coupable, ou complice, ou instigatrice, de l'épisode criminel le plus stupéfiant de notre histoire. Comme dans toute enquête digne de ce nom, il faut commencer par nous rendre sur les lieux afin d'y glaner quelques premiers indices. Découvrir ce qui, dans la nébuleuse idéologique que nous venons d'évoquer, paraît coïncider avec les thèmes ou la démarche caractéristique de l'utopie.

Si cette dernière peut être définie de façon générale comme le projet de construire une cité parfaite établie par et pour l'homme, découlent de cette définition un certain nombre d'éléments inhérents à la vision utopique. Ce qui signifie que la présence desdits éléments, et surtout leur coexistence ou leur combinaison dans un même système, pourra être considérée comme constituant un « faisceau d'indices » qui rend au moins vraisemblable l'appartenance de ce système au courant utopique.

Il en va ainsi de la dimension *onirique* – du fait que l'utopie tente de réconcilier le rêve et le projet : celle-ci ne se présente pas comme un simple programme visant à améliorer tel ou tel point particulier, ni, à l'inverse, comme une pure fiction, un conte de fées ou une chimère revendiquant son impossibilité radicale. Elle se situe toujours dans l'entre-deux, entre le songe et la réalité, l'objectif étant précisément de passer de l'un à l'autre, d'enchanter celle-ci par celui-là. Autre trait commun, la dimension *religieuse* :

par définition, l'utopie prétend à la perfection et tend à l'éternité, offrant à l'homme nouveau réconcilié avec ses semblables et libéré du poids de la faute une manière de paradis terrestre. À ce titre, elle se coule dans des structures et des logiques typiquement religieuses, et n'hésite pas à emprunter massivement, en Occident, à la rhétorique et à l'iconographie chrétienne. L'utopie, enfin, fait front à la « topie », au reste du monde, dont elle représente l'envers : la raison, la vertu, le bonheur qui y règnent s'opposent point par point aux vices, aux malheurs et à la folie qui dominent ailleurs, de l'autre côté de ses frontières. D'où la dimension systématiquement *manichéenne* qui caractérise l'utopie – et qui explique son « côté sombre », puisque son rapport aux *autres* ne se conçoit que comme une guerre à mort où tous les coups sont permis, dès lors qu'il s'agit pour elle de faire prévaloir à jamais le bien sur le mal. Le rêve, la religiosité, le manichéisme : à la rigueur, nous pourrions rencontrer l'un ou l'autre de ces traits dans des constructions politiques étrangères à l'utopisme. En revanche, il n'y a que dans les utopies que nous les retrouvons combinés, et dotés d'une réelle consistance. Or, tel semble être le cas du nazisme.

Utopie et rêve

Ce qui caractérise l'utopie, c'est donc, fondamentalement, la volonté d'établir une société parfaite. Mais c'est aussi, subsidiairement, une démarche singulière, qui apparaît dès l'œuvre inaugurale de Thomas More, et qui se traduit par un balancement perpétuel entre le rêve et le projet, l'imaginaire et le programme. More le suggère dans les premières pages de l'édition originale par le biais d'un jeu de mots sur les termes *u-topia*, « le lieu qui n'est pas », et *eu-topia*, « le lieu du bien », « la cité parfaite ». Et il le confirme dans la conclusion de son petit livre : « Il m'est facile d'avouer que, dans la république des Utopiens, il existe un très grand nombre de dispositions que je souhaiterais voir en nos Cités : dans ma pensée, il serait plus vrai de le souhaiter que de l'espérer¹. » Ces dispositions relèvent du songe, et il est possible

qu'elles en relèvent toujours, mais elles sont si désirables qu'elles justifient les efforts entrepris pour les réaliser.

Le centre de gravité de l'utopie se situe du côté du politique, et non du songe. Pour More comme pour ses successeurs, la dimension imaginaire a pour l'essentiel un caractère accessoire, elle joue le rôle d'un décor, parfois d'une précaution, afin de ne pas sembler proposer trop ouvertement une alternative radicale. Néanmoins, sa récurrence indique qu'elle n'est pas sans intérêt, ni sans danger, puisqu'elle favorise par contrecoup la radicalisation du discours ainsi que celle des moyens imaginés pour assurer sa mise en œuvre : à cet égard, la démarche utopique se confond avec l'attitude de l'homme totalitaire tel que le définit Hannah Arendt, un être « pour qui la distinction entre fait et fiction [...] n'existe plus² ». Et pour qui, par conséquent, il n'existe pas de limite, plus d'impossibilité, de quelque ordre que ce soit. C'est ainsi que le héros de Thomas More peut estimer « souhaitable » ce qui se passe en Utopie, et considérer comme « la meilleure des républiques » un système où l'on pratique l'euthanasie, l'eugénisme, l'esclavage et le génocide.

Cette combinaison entre rêve et projet s'avère omniprésente dans trois des ouvrages fondateurs de la nébuleuse idéologique national-socialiste, tous parus *avant* la prise de pouvoir : *Mein Kampf*, *La Race, nouvelle noblesse du sang et du sol*, de Walther Darré, et *Le Mythe du XX^e siècle*, d'Alfred Rosenberg, qui, à l'époque, se vendit à « des centaines de milliers d'exemplaires », et que l'on « considérait généralement comme l'ouvrage idéologique de base³ ».

C'est peut-être chez ce dernier que l'association apparaît le plus nettement. La troisième partie de son ouvrage, « Le Reich à venir », débute par ces mots : « Un jour, les peuples comprendront que leurs plus grands rêveurs étaient aussi les plus grands réalistes, et à ce titre, ils les honoreront⁴. » Dans l'histoire, la très longue histoire des hommes et des races que prétend broser Rosenberg, ce sont toujours ceux qui rêvent qui parviennent à réaliser l'idéal : « Des guerriers et des conquérants, perdus au milieu d'un désert, aspiraient à un paradis. L'espoir de quelques-uns se transforma en travail pour des millions », et en un paradis pour tous. Il en alla

ainsi, poursuit Rosenberg, « jusqu'à ce qu'une armée de conquérants sans idéal vînt anéantir ce paradis que la volonté d'une race avait engendré comme par enchantement. Ils se nourrissent encore un temps des fruits du pays, mais ils ne savaient pas rêver. Les canaux s'ensablèrent, [...] les champs disparurent, [...] les villes s'engloutirent, la poussière les recouvrit ». Lorsque le rêve s'évanouit, la perfection cesse. La civilisation disparaît. « Puis, des milliers d'années plus tard, de nouveaux rêveurs nordiques déterrèrent la culture pétrifiée des décombres et des cendres. Aujourd'hui, l'image du paradis perdu est devant nos yeux. Comme un idéal, il engendra vie, beauté et force aussi longtemps qu'agit une race capable de rêver » – celle des Germains, qui « bâtissaient en songe un paradis de l'honneur et du devoir ». Longtemps, hélas, les Allemands cessèrent de rêver, poursuit Rosenberg, ou furent dominés par d'autres songes – des cauchemars, comme celui conçu par Ignace de Loyola et que les jésuites tentèrent jadis de réaliser au Paraguay⁵, ou comme l'idéal juif de domination du monde que révèlent, estime Rosenberg, les *Protocoles des sages de Sion*, l'anti-utopie par excellence. Mais tout change, et « aujourd'hui, nous avons enfin recommencé à rêver ». À reprendre « le rêve éternel nordique⁶ ».

Avant 1933, assure Rauschnig, au sein même du Parti national-socialiste, les « réalistes » considéraient Hitler comme « un visionnaire ou un dangereux rêveur⁷ ». « Obligé de se créer un monde fictif [...], il ne voyait plus rien des réalités. Il contemplait avec ferveur son propre rêve », ne cessant de « se projeter dans un monde imaginaire⁸ ». Accusation gratuite d'un ancien proche devenu l'un des pires détracteurs ?

Dans *Mein Kampf*, Hitler lui-même démontre à de nombreuses reprises que tel n'est pas le cas – notamment lorsqu'il décrit l'État raciste de l'avenir, comme « un État où règne la raison⁹ » :

Il se peut qu'aujourd'hui l'or soit le dominateur exclusif de la vie ; pourtant il viendra un jour où l'homme rendra hommage à des dieux plus nobles. [...] C'est aussi l'une des tâches de notre mouvement d'annoncer dès maintenant la venue de temps où l'individu recevra tout ce dont il a besoin pour vivre. [...] Qu'on ne dise pas que ce

serait là un état de choses idéal que ce monde ne pourrait supporter dans la pratique et auquel il est incapable de parvenir. Nous ne sommes pas assez simples pour croire que l'on pourra jamais arriver à faire naître une époque où tout serait parfait. Mais cela ne dispense pas de l'obligation de combattre les défauts dont nous avons constaté l'existence, de surmonter nos faiblesses et de tendre vers l'idéal. [...] C'est pourquoi il faut absolument opposer aux calculateurs de la République réaliste actuelle la foi en l'avènement d'un Reich idéaliste¹⁰.

La remarque, qui semble impliquer une renonciation formelle à l'utopie (« nous ne sommes pas assez simples pour croire que l'on pourra jamais arriver à faire naître une époque où tout serait parfait »), sonne en fait comme une clause de style, un passage obligé : elle n'enlève rien à la tonalité globale de ce texte, qui sera fréquemment repris et cité sous le régime national-socialiste¹¹. Non seulement il faut « tendre vers l'idéal », mais, comme dans les songes, cet idéal est perçu comme quelque chose qui ne saurait manquer d'advenir, dans un temps futur que le mouvement a pour mission d'annoncer tout en accélérant sa venue. « Il ne me déplaît pas de constater que mes camarades du parti aspirent à l'impossible¹² », confiait Hitler à Rauschning : puisque au fond seule une telle aspiration se révèle créatrice. Dans ces conditions, pourquoi s'empêcherait-on de parler au futur – même lorsque l'on n'est qu'un petit agitateur de province à la tête d'une poignée de militants, un homme que tout le monde croit « fini¹³ » et qui décrit son rêve depuis la cellule de la prison où il est enfermé ? Le 30 janvier 1939, aux membres du Reichstag réunis pour commémorer l'anniversaire de la prise du pouvoir, c'est ainsi que Hitler présente l'œuvre accomplie : « Sept années ont suffi pour accomplir ce dont on a rêvé pendant des siècles¹⁴. »

On ne doit pas craindre de vouloir l'impossible, pas plus que l'on ne doit redouter de paraître « étrange¹⁵ », affirme de son côté Walther Darré lorsqu'il dépeint, dans son essai sur la race, le rôle à assigner au *Zuchtwart*, le « gardien de la sélection », ou son projet d'opérer une « distinction entre les femmes qui doivent procréer et celles qui doivent rester stériles ». Des

propositions qui, pour partie du moins, resteront lettre morte lorsque Darré et les nazis arriveront au pouvoir, mais qui n'en sont pas moins, elles aussi, développées avec une assurance imperturbable : elles sont souhaitables, donc elles seront mises en place. C'est de la même manière qu'au début de l'année 1939 Himmler évoque une Allemagne entourée d'implantations coloniales habitées par une centaine de millions de paysans germaniques, qui formera la base à partir de laquelle sera « créé le grand empire germanique, ce qui est notre rêve et que notre Führer veut fonder¹⁶ ».

Himmler n'est d'ailleurs pas le dernier à raffoler de ces jeux entre rêve et projet, fiction et réalité. Au cours de sa jeunesse, il avait été très marqué par les romans germaniques de Werner Jansen, qui jouèrent un rôle significatif dans son évolution idéologique¹⁷. Quelques jours avant le début de la guerre, Jansen se rappelle à lui, le priant, « du fond du cœur, de le laisser prendre part aux grands événements en tant que [son] chroniqueur ». Une demande à laquelle Himmler accède aussitôt : pour lui, commente Peter Longerich, « une boucle était ainsi bouclée : l'homme qui avait profondément donné vie à son utopie germanique devenait désormais son chroniqueur, alors que sa SS se préparait à faire de cette utopie une réalité¹⁸ ». Et c'est ainsi que s'évanouissent les frontières entre le roman et l'histoire.

Utopie et religion

Il est devenu banal de constater que la pensée utopique procède des hérésies chrétiennes. Et que, fondamentalement, l'utopie s'apparente toujours plus ou moins à une « religion laïcisée¹⁹ », ou « civile », dans laquelle c'est la cité idéale, ou son principe, ou ses lois, qui, divinisés, sont proposés à l'adoration de tous.

Le nazisme se retrouve donc de plain-pied avec la tradition utopique lorsqu'il se présente comme une religion de substitution : « À présent, déclare Hitler à Rauschning, nous sommes nous aussi une église²⁰. »

Les dogmes

Cette religion, affirme François Perroux dans un essai paru en 1940, *Des mythes hitlériens à l'Europe allemande*, était très exactement celle qu'attendait le peuple allemand au début des années trente : « quelque chose qui relie les hommes dans le temps et dans l'espace », mais « sans métaphysique et sans transcendance », « une religion de l'homme, faite pour l'homme, qui transfigure son aventure terrestre ou la rende du moins supportable²¹ ». Une religion qui, insiste Perroux, fait siens les mots du *Conte d'hiver* de Heinrich Heine, que se sont pieusement récités des générations de révolutionnaires : « *Wir wollen hier auf Erden schon / Das Himmelsreich errichten.* » (« Nous voulons dès cette terre / édifier le royaume des cieux. »)

Une religion qui n'est autre qu'une utopie au sens le plus clair du terme.

Or, poursuit Perroux,

le national-socialisme a proposé cette pseudo-religion sans paradis inaccessible, que le peuple allemand appelait confusément. Il a divinisé la race germanique elle-même, c'est-à-dire l'ensemble des Nord-Aryens conçus comme les dépositaires de toute vérité, de toute bonté et de toute beauté. Autour du dogme de la race [...] il a prétendu enseigner une morale propre : la morale des Germains, différente de celle de l'humanité. Il a affirmé, non la communion des saints, mais le rassemblement des héros [...], c'est-à-dire des hommes de sang allemand. Il communique à ces hommes le sentiment qu'ils sont le peuple élu, le « sel de la terre ». Il exerce son emprise sur chacun des actes de leur vie, du berceau à la tombe. Il a ses mises à l'index, son inquisition et ses excommunications majeures. Ce n'est pas hasard si l'hitlérisme se heurte violemment aux Églises authentiques. Il est lui-même un État qui veut se constituer en Église²².

Cette religion laïque possède un « livre saint²³ » où sont révélés les bases de la foi, les principes du salut et les grands traits du paradis à venir : c'est ainsi que l'on présente *Mein Kampf*, l'œuvre du chef. Avant même la prise de pouvoir, les adversaires du

nazisme le qualifient ironiquement de « catéchisme du mouvement hitlérien²⁴ ». Après janvier 1933, l'ouvrage est qualifié de « Livre de vie du peuple allemand » par la presse du régime²⁵. Enfin, en 1935, Goering déclare à la radio : « *Mein Kampf* est notre bible²⁶. » En fait, précise le linguiste Victor Klemperer, « on a toujours et partout appelé *Mein Kampf* la “bible” du national-socialisme », l'expression étant devenue si évidente et si banale que lui-même avoue n'avoir pas pris la peine de la noter dans son travail de recensement de la « langue du III^e Reich²⁷ ». En 1936, le ministre de l'Intérieur suggère qu'un exemplaire du livre soit offert à tous les couples qui se marient, exemplaire que les mairies pourront acquérir auprès de l'éditeur. Sans doute ne s'agit-il pas d'une obligation formelle, mais le geste est fortement recommandé, ce qui, dans le contexte du moment, équivaut pratiquement à un ordre. Quatre millions de volumes de *Mein Kampf* auraient ainsi été distribués aux jeunes mariés²⁸. En parallèle, les grandes entreprises, banques, industries, etc., soucieuses d'être bien vues du régime, emboîtent le pas et procèdent à des distributions d'ouvrages à leurs employés les plus méritants.

Néanmoins, ce n'est pas pour être lus que ces ouvrages ont été imprimés : peu importait au régime que les Allemands devinssent de fins connaisseurs de la doctrine sur laquelle il reposait. Les livres ont été diffusés pour être possédés, exhibés, comme un signe de reconnaissance, un moyen de se distinguer de l'ennemi. La preuve ? Sur les 12,45 millions d'exemplaires de *Mein Kampf* publiés jusqu'à la fin 1944, 8 millions l'ont été *pendant la guerre*, et, fait plus frappant encore, près de 5 millions entre 1942 et 1944²⁹. Comme si l'inévitable approche de l'Apocalypse rendait encore plus urgente la diffusion du livre sacré de la religion national-socialiste.

Les rites

L'important n'est pas le détail théologique, mais la croyance et ses manifestations : c'est pourquoi cette religion politique est organisée autour de rites et de liturgies minutieusement établis et scrupuleusement respectés par les fidèles.

À l'époque, hostiles ou enthousiastes, les observateurs extérieurs sont notamment frappés par ce que l'écrivain français Robert Brasillach appelle « la cérémonie la plus singulière du III^e Reich³⁰ », celle de la *Blutfahne*, le « drapeau du Sang » que portaient les militants du NSDAP lors du putsch manqué de 1923, au cours duquel seize d'entre eux tombèrent devant la Feldherrenhalle de Munich, seize victimes vénérées comme les premiers martyrs du nazisme et présentées par Hitler comme ses « apôtres³¹ ». C'est au cinéma, en septembre 1933, lors des actualités filmées, que Victor Klemperer assiste, médusé, à la scène au cours de laquelle Hitler consacre les nouveaux drapeaux des SA en les effleurant avec « l'étendard du sang ». « À chaque contact des drapeaux entre eux, retentit un coup de canon³² » – comme pour marquer de façon sensible le transfert de sacralité de la *Blutfahne* à ce qui, jusque-là, n'était qu'un étendard ordinaire. « Et la scène et le mot agissent incontestablement, les gens sont assis, en plein recueillement – personne n'éternue ni ne tousse, nulle part on n'entend le froissement d'un papier d'emballage, nulle part le claquement de langue d'un suceur de bonbons. Le congrès du Parti est une pratique cultuelle, le national-socialisme une religion³³. »

Quatre ans plus tard, Brasillach, invité à assister au congrès du NSDAP, éprouve une stupeur analogue :

Le chancelier saisit d'une main le drapeau du sang, et de l'autre les étendards nouveaux qu'il devait consacrer. Par son intermédiaire, un fluide inconnu doit passer, et la bénédiction des martyrs doit s'étendre désormais aux symboles nouveaux de la patrie allemande. Cérémonie purement symbolique ? Je ne crois pas. Il y a réellement, dans la pensée de Hitler comme dans celle des Allemands, l'idée d'une sorte de transfusion mystique analogue à celle de la bénédiction de l'eau par le prêtre – si ce n'est, osons le dire, à celle de l'eucharistie. Qui ne voit pas dans la consécration des drapeaux [...] une sorte de sacrement allemand, risque fort de ne rien comprendre à l'hitlérisme³⁴.

Dans son journal, à la date du 4 septembre 1933, Goebbels déclarait déjà, à propos de la bannière de sang : « C'est notre messe. Nous n'avons plus besoin des curés³⁵. »

Quelques jours avant la cérémonie de la *Blutfahne*, Brasillach avait assisté avec le même étonnement à la fête célébrant les hommes de l'Arbeitskorps, qu'il qualifie de « messe du travail » ou d'« office hitlérien³⁶ », d'autant que celui-ci se déroule, de nuit, dans un lieu auquel les nazis ont donné le nom de « cathédrale de lumière ». C'est pourquoi lui non plus n'hésite pas à qualifier le nazisme de « religion nouvelle³⁷ ».

Une religion dont l'objectif est d'obtenir des fidèles une adhésion plénière. Dans les jardins d'enfants nationaux-socialistes, on apprend aux bambins à réciter avec ferveur : « Führer, mon Führer, ma foi, ma lumière³⁸ ! » Dans les écoles, on leur enseigne son caractère messianique. Et ce type d'adhésion n'est pas réservé aux enfants : quelques mois seulement après la prise de pouvoir, un journaliste français, Maurice Lair, constate déjà que « le nouveau régime n'entend pas être une simple forme de gouvernement des corps ; il s'érige en véritable foi, qui devra régir les esprits et les âmes, imposer sa primauté dans le spirituel comme dans le temporel³⁹ ». Quant à Hitler, pastichant une fois de plus les Évangiles dans un discours, le 8 avril 1933, il engage les SA et, au-delà, l'ensemble des Allemands, à être de ces hommes qui « se séparent de leur entourage, rejettent loin d'eux les futilités de la vie en apparence importante, afin de méditer sur la grande tâche qui leur incombe⁴⁰ ».

Manichéisme et utopie

Le bien et le mal

Le manichéisme apparaît lui aussi comme un élément caractéristique de l'utopie⁴¹, puisque celle-ci se présente toujours en opposition radicale avec ce qui existe ici. Seul le caractère épouvantable, scandaleux, inadmissible de ce qui est justifie ce projet d'un ailleurs absolu et la volonté d'une remise en cause totale du réel, laquelle se présente comme son envers exact. Dans l'utopie, il y a toujours cette idée d'une lutte à mort entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, la vérité et le mensonge, etc.

N° d'édition : L.01EHBN000508.N001
Dépôt légal : février 2014